

Riorges le 19/4 1914

Chez Monsieur Deherme

Je suis vraiment confus des arrangements dont j'ai été cause à propos de mon désir de lire l'étude critique du D.^r Hillemann sur « Auguste Comte, médecin » ; ce qui me chagrine le plus, c'est le long travail de copie que j'ai imposé à Mademoiselle Hillemann. Je m'en suis plus rien demandé.

Je vais écrire à M. Hillemann pour le remercier de son obligeance et le prier de m'excuser auprès de mademoiselle Hillemann d'avoir ainsi abusé de son temps de vacances.

J'accepte évidemment - puis que tout l'honneur est pour moi - que ma carrière, remaniée, faite à l'É. l'ex U.-P. rouennaise, sur les défenses des êtres vivants soit jugée par lui. Elle

sera finie de brocher d'ici une dizaine de jours, il en
paraît un fragment dans « Rodumna » d'avisil

Après lecture de la Grande Revue contenant votre article sur
quelques abus de l'argent, je comprends parfaitement que les
éditeurs ne se pressent pas d'accepter votre livre. En prévenant
l'ouvrier de ne pas confondre le faste et le luxe, vous risquez
de troubler fortement la base des opérations financières de notre
temps; quand le bus de laine sera vide, ce ne sera pas dans
le coffre-fort de la bourgeoisie que les cigrefins puiseront.

Je me permettrai cependant de faire remarquer que
lorsque l'ouvrier économise ce n'est pas tant pour
arriver, ni pour jouir en paresseux, que pour assurer un
peu de stabilité à la vie familiale et parer aux changements
perpétuels de milieu occasionnés par l'industrie anarchique.
Le prolétaire ne se sent pas installé dans la cité et
pour se réadapter à un nouveau milieu, il économise.

Sans doute, l'association contre la maladie, le
chômage, les accidents de travail, la vieillesse sont
des remèdes efficaces, mais en attendant que ces

associations soient installées et prospères, il faut voir que le pain de demain et le logement soient assurés et l'on ne trouvera plus de thésauriseurs dans la classe ouvrière.

Et puis, actuellement, la vie est tellement dure qu'il ne faut pas craindre de voir l'économie bien comprise devenir un vice chez l'ouvrier; la vie au jour le jour, comme chez les vagabonds, devient de plus en plus le lot du grand nombre.

Vous m'avez demandé s'il serait utile, pour les ouvriers, que la crise du textile rouennais soit étudiée sur place. Je ne sais que répondre, surtout maintenant que la grève est installée.

Nous sommes environ 2.000 lockoutés et je crois, de plus en plus, que nous serons fermés dehors jusqu'à fin juillet.

Les grévistes sont très calmes, ni cri, ni discours; les rues ont plutôt moins d'animation qu'en période normale et c'est chose nouvelle ici. Jusqu'alors, en temps de grève, on ne voyait que gendarmes, soldats, grévistes en mouvement de tous côtés; maintenant rien de tout cela, calme plat.

En attendant les hommes émigrent partout: à la campagne,

pour bêcher et piocher ; dans les tissages des environs, pour combler les vides. Les syndicats locaux cherchent les villes qui demandent des manoeuvres et lorsqu'un gréviste demandera un secours, la Bourse du Travail lui fournira un billet de chemin de fer et une adresse ; pendant son absence, sa femme et ses enfants auront droit à la soupe communiste.

De temps à autre on découvre la malhonnêteté patronale durant les trois mois d'essai convenus pour la marche à quatre métiers. Pour augmenter la production, à seule fin de fixer un tarif très bas, les patrons avaient choisi les plus habiles ouvriers de la place et comme stimulant ils glissaient la pièce de cent sous à quelques-uns qui faisaient de l'entraînement ou promettaient de bonnes places lorsque les essais seraient finis ; pour obtenir ces avantages futurs, les malheureux se hâtaient ignorant qu'ils lésaient leurs camarades. Cela dénote une triste mentalité de part et d'autre.

Ce que vous me dites de la Bataille syndicaliste ne me surprend guère, mais comme je ne lis presque jamais les journaux, j'ignore toujours ce qui se passe. Je me doute

bien, que, chez eux comme ailleurs, on cherche à vivre avant tout, même contre l'honneur de la classe ouvrière qu'ils veulent défendre cependant. Les chefs ouvriers, étant sous la sujétion de la foule, n'ont pas la volonté d'aboutir à quelque chose de grand qui les dépasse. J'ai si peu de sympathie pour la presse quotidienne que je ne la lis que lorsque j'ai la tête malade, pour m'aider à dormir.

La fièvre de Georgette n'a duré que quatre jours, les oreilles ont légèrement suppurées et depuis, avec son petit doigt, elle nous montre qu'il y a du bobo, ainsi que dans son nez. Elle est palote et plutôt faible pour son âge; elle pèse 1500 grammes de moins que Rivka à pareille âge. Son poids net - vêtements enlevés - est de huit kilos 500. La dentition est cependant normale, la fontanelle fermée. Aussi la pauvre maman était désespérée ce matin de voir sa fille aussi « grognon » et de ne savoir qu'y faire.

Recevez pour vous et madame Deherme les meilleurs baisers de nos deux filles et de notre part, nos bonnes amitiés.

Jules Ravaté